

Retour à la raison

Ma promotion a célébré récemment son soixantième anniversaire, eh oui, soixante ans depuis notre entrée à l'Ecole ! Nous avons évoqué bien des souvenirs, en particulier notre vie quotidienne dans le cadre historique de la Montagne Sainte Geneviève. Au fil de la conversation, l'un de nous a dit ; " Nous avons vécu des centaines de jours sur ce haut lieu, à coup sûr l'un d'eux nous a marqués plus que les autres, mais le quel ?".

Certains émirent l'opinion que c'était probablement le jour de notre intégration, ce jour où nous étant présentés le matin vêtus de nos habits civils, nous nous étions retrouvés, le soir, en uniforme de polytechniciens. Nous laissions derrière nous toutes nos inquiétudes d'étudiants des classes préparatoires, et voyions s'ouvrir devant nous un avenir plein de promesses. On ne se privait pas de nous affirmer que nous faisons désormais partie de l'élite du pays, et cela n'allait pas sans flatter notre vanité. D'ailleurs, autour de l'amphithéâtre où se trouvait groupée notre promotion, nous découvrions les noms des anciens élèves qui, dans tous les domaines, avaient illustré non seulement l'Ecole, mais aussi la France. Nous pouvions penser que nous possédions les qualités qui nous permettraient de les égaler.

C'était certes une journée mémorable mais ce n'était que la conclusion de nos années d'hypotaupe et de taupe. Elle n'aurait aucune influence sur notre destin.

Ce n'est qu'un peu plus tard, en laissant ma mémoire s'attacher à ces temps où nous étions sortis du cauchemard de l'occupation et où tout semblait redevenu possible, que me revint le souvenir d'un évènement qui, quoique mineur, avait dissipé beaucoup de mes illusions. C'était le simple souvenir d'une colle, au cours des examens ce fin du premier trimestre. Une colle, c'est une interrogation où l'on se trouve placé entre un examinateur et un tableau noir. Je ne redoutais pas trop cet exercice car je travaillais assez pour obtenir à coup sûr une note convenable. Mais, ce jour là la question m'a pris de court, car, en préparant mon exposé sur un sujet que je pensais connaître assez bien, je me suis trouvé face à un mur. C'était la première fois que je me heurtais à autre chose qu'un trou de mémoire.

En effet, je découvrais brutalement que je n'avais rien compris à la matière, nouvelle sans doute, qui faisait l'objet de la question posée, alors que j'étais persuadé de l'avoir parfaitement assimilée. Je parvins à bâtir une démonstration propre à cacher mon impéritie, et je me dégageais sans trop de dégâts de cette difficulté. Avec l'examineur du moins, mais pas avec moi, car je devais regarder la vérité en face. Certes, j'avais été reçu à l'Ecole Polytechnique, et même dans un rang honorable, mais il me fallait reconnaître que c'était, en quelque sorte le sommet de mes capacités intellectuelles. Je venais de trébucher sur une discipline qui ne m'était pas familière, et que je découvrais, en retravaillant mes cours, beaucoup plus ardue et beaucoup plus subtile que je ne l'avais cru. Je devais déchanter des illusions que le port de l'uniforme polytechnicien avait pu faire naître dans mon esprit. Je devais admettre que le bicorne ne donnait pas nécessairement du génie. C'était pour moi un modeste Chemin de Damas, qui m'orientait vers plus de modestie. Je venais d'apprendre que la devise de l'Ecole était ; "Pour la Patrie, les Sciences et la Gloire", et je me rendais compte que je n'étais pas destiné à devenir un grand serviteur des Sciences et que la Gloire ne m'attendait pas. Je n'étais pas de taille à entrer dans la cohorte de ceux dont les noms ornaient les murs des amphithéâtres, je n'étais pas à même d'apporter à l'Ecole de nouveaux titres de gloire. Si j'avais une certaine facilité à l'étude des

mathématiques, c'était dans la limite des connaissances universitaires, car je ne possédais pas au fond de moi-même une imagination propre à bâtir sur ces connaissances des conceptions nouvelles. Et cette constatation me poussait à m'interroger sur la nature et l'ampleur de mes dons et, pour la première fois, à réfléchir sur mon avenir. De quoi étais-je capable, quelle voie devais-je suivre ?

Pour la première fois, je me mis à examiner ce qu'il y avait au-delà de l'Ecole Polytechnique et je découvris qu'il y avait d'abord ce que l'on nommait dans le jargon local la Botte, la Grande et la Petite, et, à côté, une grande variété de métiers divers..

Avais-je une vocation d'ingénieur ? La question était pertinente, car je m'aperçus qu'au-delà de la théorie, la réalité ne m'intéressait guère et que je ne me sentais aucun don pour les rapports avec la matière. Cette constatation me gâcha quelque temps la vie. On me promettait un bel avenir, mais j'étais incapable de savoir où se trouvait cet avenir.

Peu à peu mes inquiétudes s'apaisèrent, je me montrais plus prudent dans mon travail, et je n'abandonnais aucun cours que je ne l'eusse parfaitement assimilé. Je retrouvais peu à peu l'optimisme. J'avais encore près de deux ans à passer sur la Montagne Sainte Geneviève, j'aurai par la suite encore deux ans à étudier dans une école d'application, après une année de service militaire. Je découvrirai bien ma vocation, ou tout au moins ma place dans la vie. Après tout, je ne devais pas être le seul à n'être qu'un polytechnicien lambda.

Je me résignais à n'être que ce que j'étais. Et quelques phrases de Descartes, au début de sa Méthode, m'apportèrent un grand soutien. A son exemple, je décidais " de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle", et de ne jamais " présumer que mon esprit fut en rien plus parfait que celui du commun". Esprit critique et modestie, préceptes utiles pour bien mener sa vie.

Je laissais le classement de sortie faire le choix de mon avenir. Je me gardais ensuite d'intriguer, l'arrivisme n'étant pas fait pour moi, et je n'acceptais aucune fonction si je n'étais convaincu de ma compétence à la remplir. J'étais ainsi certain de ne jamais devenir un imposteur, ce que j'avais craint d'être après l'accident de cette colle.

Un malicieux hasard m'a toutefois transformé en imposteur à la fin de ma vie professionnelle. Je fus nommé " conseiller du président", placard confortable où l'on enferme ceux que l'on veut mettre de côté. Imposteur, car je me serais bien gardé de donner des conseils à un jeune ambitieux, issu du népotisme politique, qui jugeais n'en avoir pas besoin et ne les aurait pas supportés. Il est vrai qu'il était lui-même de la race des usurpateurs.

Oui, le jour de cette colle, un jour comme les autres, est à coup sûr celui qui m'a le plus marqué et a décidé de ma vie professionnelle !